



LE CHASSEUR

Il aime les grands bois, les fauves, leur repaire ;
L'arme au bras, il se glisse à peine respirant ;
Guetter, blesser, tuer : quoi de plus émouvant !
Et l'odeur de la poudre a toujours su lui plaire.

Il passe à travers tout, rien ne lui coûte à faire ;
Couché sous la ramure, il dort au bruit du vent ;
Un succulent repas à son réveil l'attend :
Il dine de sa chasse, et la table est princière.

Quand, le gibier blessé s'élançait dans l'espace,
Prompt il lance sa meute et s'acharne à sa trace :
L'achever est sa gloire, il sent battre son cœur !

Comme un guerrier, vingt fois, il a risqué sa tête ;
Au vainqueur la dépouille : admirez sa conquête ;
Il a gagné son grade : il est maître chasseur !

J. Mayrand

L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

(Suite et fin)

—C'est que... c'est que c'est du papisme... Bah ! vous allez crever comme des chiens si vous hésitez... Embarquez !... Pare à virer ! Mettez-vous tous à genoux, déferlez vos prières !... Là !... Maintenant, ouvrez vos hublots et répondez proprement ! moi je commence.

—Et voilà notre Baptiste disant le chapelet. Au Credo, aux Pater, aux Ave, il s'arrête quand les autres doivent répondre.

—J'te cré ! qu'ils sont parés à la manœuvre catholique ! Où diable ces pauvres gens auraient-ils appris le : Je vous salue, Marie ?

—N'y a pas ! fait mon matelot, faut lâcher vos bordées vers la douce Vierge !

—Il les enseigne, leur faisant répéter chaque mot après lui. Eux, dociles, répètent en chœur. Quand ce fut fini, il prit de nouveau la parole :

—A présent, mes gars, vous allez promettre à la douce Vierge, avec moi, une messe chantée, à laquelle vous ne manquerez pas de remorquer vos carcasses, et un gros cierge à porter par le capitaine et les quartiers maîtres.

—Ainsi fut fait.

—Prodige ! Une dernière lame enlève le trois mâts ; le vent, virant soudain lof pour lof, l'éloigne des récifs ; la nouvelle voie d'eau, peu considérable d'après les constatations du charpentier, est vivement aveuglée ; le navire, poussé par un bon vent, file rapide, et bientôt ces pauvres gens, exténués, atterrissent au joli port de Pictou, où ils accomplirent fidèlement leur vœu, mon Baptiste en tête.

L'oncle Ben se leva et s'en alla songeur.

Cette foi de nos bons, de nos braves Acadiens, nous émut profondément. Nous comprimes comment ce peuple put, malgré l'atroce persécution dont il fut victime, au siècle dernier, réussir à se maintenir et à reprendre le dessus : Dieu ne pouvant rester insensible à des supplications aussi touchantes, aussi sincères.

Chacun citait un trait à la louange des Acadiens, ces modèles des Canadiens français, quand nous aperçûmes une montagne de glace par bâbord.

Pas un souffle ne se faisait sentir : le navire semblait fixé dans une mare verte figée. A

tribord, les glaces s'épaississaient en s'approchant des côtes sud de Terre-Neuve. Un nouveau glaçon, énorme, gigantesque, apparaît en arrière ; il vient vers nous, poussé par un courant sous-marin—nous ne bougeons toujours pas : d'une manière sensible, bien entendu !—car, est-ce l'impulsion, est-ce un courant, est-ce tout autre cause ? On dirait que notre vaisseau se rapproche des glaces fixes, mais avec quelle lenteur !

Qu'ils sont beaux, ces immenses glaçons flottants ! Nous ne pouvions retenir des cris de surprise, tantôt en découvrant quelque ouverture de grotte au niveau de la mer ; tantôt en apercevant des baies gothiques, ogivales, mauresques, des arcades, des portails, des arcs de triomphe ; et, suprême beauté ! un rayon de soleil, traversant ces blocs de cristal, leur donne mille teintes changeantes où se fondent, s'amalgament, se marient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; mais si douces, si délicates, qu'on les eût prises pour des gazes ondulantes mollement sous la caresse du zéphyr.

Au sommet d'un de ces icebergs, taillé à pic et fait de précipices, nous voyons un bel ours blanc. Bientôt, il s'étire paresseusement ; descend lentement de son observatoire, paraît chercher à s'orienter, vient au bord, aspire largement sur la plaine liquide comme le ferait un chien flairant son gibier de loin. Peu satisfait sans doute de son examen, il contourne tranquillement son îlot flottant, disparaît de l'autre côté ; nous ne le vîmes plus.

A tout instant, le décor changeait, et n'eût été cet aspect de neige et de glace, ont eut cru des paysages glissant discrètement autour de nous.

Dans le lointain, bien loin, d'autres montagnes : elles se suivent comme se suivraient des tirailleurs marchant par le flanc. C'est grandiose, c'est sauvagement beau, mais d'un tout autre genre que nos gorges, nos pics.

Petit à petit, notre fin voilier, toujours immobilisé, est entouré ; l'oncle Ben, en observation depuis quelque temps, fronce le sourcil. Il va, vient, semble agité. Une passe restait : l'absence totale de vent ne nous donne aucune possibilité d'en user. Les glaces semblent se souder ; elles nous touchent. Une nouvelle venue, de dimensions gigantesques, heurte celles que nous avons à l'arrière et par bâbord. Lentement, leur imprime un mouvement qui nous enserre : la passe restée libre diminue...

L'oncle Ben a suivi cet investissement nouveau système.

J'étais seul en ce moment vers le gaillard d'arrière ; armé de ma longue vue, je cherchais, entre les glaçons, à voir ceux qui arrivaient du bout de l'horizon.

L'oncle Ben—qui, décidément, m'a pris pour son confident—s'approche et me dit :

—Voici un nouveau danger, pire encore, je le crains, que celui de la tempête !

—Ces glaces peuvent-elles nous mettre si gravement en péril ? lui demandai-je.

—Elles peuvent nous broyer complètement, répondit-il ; je vous avertirai si le danger devient imminent. Il suffirait d'une simple brise.

Il retourna à son poste d'observation.

J'étais inquiet. Vous l'avouerez-je cependant ? Le danger me paraissait bien moindre que celui de la tempête : je crus donc ne devoir rien dire à Monseigneur ni à mes amis.

Avez-vous remarqué déjà un jeune homme lancé tout d'un coup et tout à coup dans le tourbillon de la vie ? Sur sa route, on sème les embûches ; les périls l'environnent, les séductions finissent l'œuvre commencée et, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, vous constatez son effondrement moral. Une passe demeurait : c'était un restant

de la piété que sa mère lui avait donnée avec son lait.

Lentement, petit à petit, lambeau par lambeau s'en va cette piété, tout est perdu !

Au physique, c'était ainsi pour nous. La passe se rapetissait, diminuait ; bientôt ce n'était plus qu'un ruisseau, puis un ruisseaulet... et les glaces poussaient toujours ! Il semblait que l'air fraîchissait ; ce n'était, par moment, qu'un souffle.

L'oncle Ben revint à moi :

—Un miracle seul peut, dès à présent, nous sauver ! me dit-il. Veuillez prévenir Monseigneur et vos amis. Nous n'avons plus rien à faire ! Les glaces vont nous presser, nous serrer, nous écraser... Vous entendez craquer mon joli navire jusque dans ses œuvres vives ; vous verrez le pont se soulever en grinçant, jusqu'à ce que la destruction soit accomplie.

—Mais nous pourrions fuir par les glaces ? lui dis-je.

—Ne le croyez pas, me répondit-il. Nous n'avons nulle prise pour les pieds ; ce sont des murs, voyez-les ; des murs droits, des falaises sans la moindre aspérité. Il nous faut prier, c'est la seule chance de salut qui nous reste !...

Le souffle augmentait.

Et le bon oncle Ben égrenait son chapelet, tandis que je prévenais Monseigneur et les autres prêtres.

Les officiers étrangers étaient consternés. Ils avaient vu la mort nous cerner ; ils avaient suivi, en marins, les progrès des glaces. Ils savaient l'impuissance totale d'un voilier, d'un navire en bois, dans de pareilles conditions, puisqu'un navire de fer même n'y peut parfois échapper !

Entre eux, ils raillaient la foi de l'oncle Ben : souvent, je surpris des épithètes insolentes ou pleines d'ironique pitié à l'endroit de notre capitaine, mais je ne crus pas devoir les relever alors.

Ce n'était plus un souffle maintenant, c'était la brise : elle semblait renforcer la soudure des glaçons.

Le navire gémissait sous l'étreinte titanique ; on entendait le travail du bois pressé par une force irrésistible qui disjoignait, disloquait avec persévérance ce bel assemblage. Alors, nous comprîmes le danger ! Alors, notre gorge desséchée nous laissa sans voix. J'eus un instant d'éblouissement pendant lequel je souffris les tortures de l'agonie !... mais les paroles de l'oncle Ben, toujours plus calme à mesure que le péril grandissait, ces paroles me revinrent à l'esprit, et je me reprochai ma faiblesse. Monseigneur se mit à genoux au milieu de nous : nous supplîmes la Toute Puissance à genoux d'avoir pitié de nous.

L'oncle Ben, venu à pas de loup derrière nous, et agenouillé comme nous, éleva la voix après Monseigneur et fit cette prière : "O douce Etoile de la mer, qui dispersez les vents, calmez les flots quand il vous plaît ! Vous qui avez apaisé la tempête menaçant de nous engloutir, voyez le danger que nous courons à nouveau ! Serait-ce pour nous laisser périr aujourd'hui que vous nous auriez sauvés hier ? Non ! vous êtes notre Mère aimée ; vos enfants vous supplient. Un Prince de l'Eglise, des ministres de votre divin Fils se trouvent sur mon navire : leur vie est précieuse. Pour eux, sauvez-nous ! Avec ma foi de marin, je vous promets, ô sainte Vierge, et je vous promets aussi, ô bonne Mère sainte Anne, dix messes chantées auxquelles j'assisterai avec mon équipage."

Tous les matelots étaient prosternés à quelques pas de nous : presque tous avaient leur chapelet en mains.

Les officiers anglais souriaient dédaigneusement. La brise tiédissait.